

IX

EST-CE UN RÊVE ?

Napoléon Potard sauta à bas de la voiture, franchit le seuil du château mystérieux, entra d'abord dans une galerie remplie de fleurs rares, et faiblement éclairée par une lampe d'argent ; de là il passa dans une salle d'attente, où il trouva un valet de chambre en grande tenue, qui s'avança vers lui et lui demanda, avec une impassibilité respectueuse :

— Qui vais-je avoir l'honneur d'annoncer ?

— Monsieur Napoléon Potard.

Alors le valet de chambre fit un pas vers une porte qui paraissait être celle du salon, et d'une voix solennelle il annonça :

— Monsieur le duc Napoléon d'Iéna !

— C'est bien votre nom, Monsieur, lui dit en accourant à lui une femme qui n'était autre que madame de Tremes ; permettez-moi de vous présenter à mes amis et à ma fille !

Ses amis, c'étaient tous ceux qui depuis six ans avaient pris une part lointaine ou directe à cette histoire : le vicomte et la vicomtesse Raoul de Domazam, M. de Sélignes, M. de Miéville, le vieux chevalier de Trévényn, et le baron Cyprien des Surcaux, revenu la veille de son voyage diplomatique.

Sa fille, c'était la belle et jeune inconnue du bois de Ville-d'Avray : c'était Marie.

— Le duc Napoléon d'Iéna !... répétait machinalement notre héros foudroyé de surprise.

— Oui, Monsieur ! reprit Bénédicte, mais avant de me questionner davantage, venez !

Elle l'entraîna dans un boudoir appartenant au salon ; là, elle tira d'un coffre un petit paquet, cacheté de noir. Elle brisa l'enveloppe, et prenant la lettre qu'il renfermait :

— Portez ceci à vos lèvres, lui dit-elle ; c'est une lettre de votre noble père !

Le jeune homme la prit et la baisa avec respect.

— Maintenant, ajouta-t-elle, je vais vous la lire.

Voici le contenu de la lettre :

“ Iéna, le 15 mai 1827.

“ Ma chère Bénédicte (l'amitié fraternelle qui m'unissait au général Debray, votre père, m'autorise à vous appeler ainsi), quand vous recevrez cette lettre, il est probable que je ne serai plus. Oui, le vieux grognard, le vieux fou, le vieil Alceste de la cour impériale, n'a que quelques jours à vivre. Quinze campagnes, six blessures, douze ans de regrets et d'exil volontaire, voilà ma vieillesse et mon agonie. Et ne suis-je pas mort déjà, en détail : à Fontainebleau, le jour de “ ses ” adieux ; à Waterloo, le jour de “ sa ” chute ; à Sainte-Hélène, le jour de “ sa ” mort ?

“ Bénédicte, ceci est mon testament ; quoique vous soyez bien jeune, il n'y a personne au monde en qui j'aie plus de confiance qu'en vous. Les moments trop rares que nous avons passés ensemble, ma correspondance avec votre père, ce que j'ai su de votre admirable conduite à l'époque de votre mariage, tout me dit que vous avez l'âme forte et dévouée, généreuse et charmante. Recevez donc ici les dernières confidences, les dernières recommandations d'un ami mourant.

“ Immédiatement après la journée d'Austerlitz, où Debray et moi passâmes tous deux généraux de brigade, vous savez que je restai en Moravie avec un corps d'armée. J'avais beaucoup de peine à empêcher mes gens de piller les habitants du pays. Cependant, à force de sévérité, j'y avais à peu près réussi. Une